

Worte auf den Weg

Wenn wir in diese Ausgabe Beiträge zu einem aktuellen Thema aufnehmen, so entspricht das eigentlich nicht unserem Prinzip, von Jubiläen und Events frei sein zu wollen. Es gibt Gründe, es dennoch zu tun. Ein Jubiläum betrifft uns selbst. Dies ist die zehnte Ausgabe von »Deutsche Comicforschung«. Wie fing alles an? Wo stehen wir jetzt? Wo könnten wir in zehn Jahren stehen? Auch die Geschichte der Comicforschung gehört zur Geschichte des Comic. Wir arbeiten hier in dem Bewusstsein, dass jeder unserer Beiträge dem Status quo entspricht und dass unsere heutigen Erkenntnisse nicht auf ewige Zeiten allgemeingültig sind. Grund genug, den Status quo des Unternehmens »Deutsche Comicforschung« offenzulegen.

Weiter: Der Beginn des 1. Weltkriegs vor 100 Jahren ist ein gewichtiges, bis heute nachwirkendes Datum. 1914 gab es in Deutschland auch rudimentäre Comics; diese Comics transportierten Kriegsbegeisterung und Hurratriotismus. Im Deutschland der Kaiserzeit war die Bild-Erzählung formal rückständig, anders als beispielsweise in Frankreich. Zwar waren die Sprechblasen auch dort noch nicht heimisch geworden, doch kannten die französischen »Illustrés« 1914 bereits realistisch gezeichnete Abenteuercomics, mitunter sogar in langen Fortsetzungen. Ein Blick auf die nebenstehende Seite aus *Les belles images* (einer Comiczeitschrift für Kinder) zeigt, dass das »Abenteuer Krieg« beim Kriegsgegner Frankreich sehr viel tiefergehend, anschaulicher und realitätsnäher dargestellt werden konnte als bei uns. Dabei ist auch die zwei Seiten lange Geschichte »L'épreuve« Propaganda.

Auf einen anderen Beitrag in diesem Buch blicken wir voller Stolz. Erstmals ist es gelungen, einen Ausschnitt aus dem Leben eines der wohl bedeutendsten deutschen Comicverleger, Rolf Kauka, aufzuarbeiten, und zwar Kaukas Wirken und Vita »vor Fix und Foxi«. Ausgangspunkt war natürlich das Verlagsporträt von Peter Wiechmann in der Fachzeitschrift *Die Sprechblase*; für die Details unserer Biografie wandten wir jedoch Methoden an, die selbst in »Deutsche Comicforschung« in diesem Umfang noch nicht zum Einsatz kamen.

Neben Anfragen bei Verwandten und Bekannten haben die drei beteiligten Forscher stark auf Register und Archive zurückgegriffen: die des Büros für Stadtgeschichte in Kaukas Geburtsstadt Markranstädt, auf das Militärarchiv des Bundesarchivs in Freiburg,

auf die Einwohnermeldeämter in München und Prien, auf Handelsregister, Adress- und Telefonbücher. Auch wenn weiterhin Unklarheiten über Kaukas Umgang mit anderen Menschen und über manche nach Kriegsende von ihm genutzte Beziehung bestehen, so ist das Leben und Wirken des Verlegers vor 1953 nun doch sehr viel nachvollziehbarer geworden.

Auch die anderen Themen in dieser Ausgabe sind wieder uneingeschränkt empfehlenswert – man kann sie gut in einem Rutsch lesen, aber eben auch als Arbeitsgrundlage heranziehen, wenn man darauf aufbauen möchte. So soll es sein. Aut prodesset aut delectare.

Der Herausgeber

Unten Der 1. Weltkrieg in einer französischen Comiczeitschrift (*Les belles images* 565, 24. Juni 1915): Ein mit einer Belgierin verheirateter Deutscher muss beim Vormarsch durch Belgien miterleben, wie seine Frau wegen Widerstands erschossen wird.

N°565 – 12^e Année
10 CENTIMES
 ADMINISTRATION :
 18 et 20, rue de Saint-Gerhard
 PARIS (14^e)

LES BELLES IMAGES

24 Juin 1915
10 CENTIMES
 ABONNEMENTS :
 France : Un an... 6 fr.
 Six mois 3.50
 Étranger : Un an. 8 fr.

L'ÉPREUVE, par BLONDEUX

Le 29 juillet 1914, dans un petit pays de Belgique où chaque sous le toit passer ses vacances chez des parents de sa femme, l'Allemand Otto Steinbach, interprète dans un grand magasin de Berlin, reçut l'ordre de rejoindre le 7^e régiment de la landwehr dont il faisait partie comme sous-officier de réserve. Il se pressa de tranquilliser sa femme, en lui affirmant que cette convocation était une simple mesure de précaution et, persuadé que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes, il lui conseilla...

... de rester chez ses parents jusqu'à la fin du mois d'août, à peine arrivé à Berlin, Otto Steinbach vit tout de suite, à l'état d'esprit de ses compatriotes, que les circonstances étaient beaucoup plus graves qu'il ne se l'était imaginé et il voulut télégraphier à sa femme de revenir avec le plus grand soin possible, mais le télégraphe ne fonctionnait plus que pour les besoins de l'armée et force lui fut de rejoindre son corps, le cœur rongé d'inquiétude. Deux jours après, irrépressible était accompli : l'Allemagne déclarait la guerre...

... à la Russie et conséquemment aux puissances alliées. Alors ce fut la ruée en masse sur la Belgique et le régiment d'Otto Steinbach fut compris dans l'avancée qui parvint au célèbre pays. La petite ville où se trouvait Mme Steinbach était précédemment sur le parcours que devaient suivre les armées du Kaiser pour pénétrer en France. Otto Steinbach espérait que cette circonstance lui permettrait bientôt de faciliter à sa femme les moyens de retourner en Allemagne. Le 7 août, au matin, son régiment...

... après une marche de nuit, arriva aux portes de cette ville. Dix, quelques pelotons de soldats étaient engagés dans la rue principale, lorsqu'une fusillade terrible, partie des fenêtres des maisons, coucha par terre les deux tiers des cavaliers. Le gros de l'armée qui suivait à un kilomètre à peine, se cacha sous les arbres et les maisons, attendant que les troupes allemandes eussent engagé un véritable combat pour pénétrer dans la ville.

Rendus furieux par cette résistance inattendue, les officiers firent saisir tous les cyvils, hommes et femmes, qu'ils purent rencontrer et l'ordre fut donné de les passer par les armes. Or, Mme Steinbach avait été l'une des premières à descendre dans la rue, non pour repousser les assaillants, mais pour savoir si le régiment qui arrivait était celui de son mari. Il lui avait été impossible, elle aussi, de lui télégraphier et, ne pouvant retourner en Allemagne, ses vœux furent évanouis...

... elle attendait, confiante en la loyauté de ses compatriotes. Tout à coup, comme elle se trouvait après d'une barricade, elle fut tuée, dans un fracas détonnant, les pierres et les éclats de bois d'un nuage de poussière et de fumée et elle perçut, par une brèche qui venait de se former, que les Allemands se ruaient dans la ville, envahissant tout sur leur passage. La malheureuse se sentit soudain saisie par un soldat.

« Laissez-moi, lui cria-t-elle, je suis de votre pays, je suis de Berlin! » Mais l'autre, persuadé que cette femme lui mentait pour se lier d'affaire, se mit à crier : « Va toi-même, tu disais, ton compte est bon. » Et, lui ayant asséné un coup de crosse dans les reins, il la poussa vers un groupe de femmes et d'hommes voués à la mort. Ce ne fut pas long. Les malheureux furent tirés devant un mur et deux mitrailleuses s'approprièrent à ouvrir le feu, quand les vœux échangés se firent entendre dans les rangs des soldats qui assistaient à cette scène de carnage.

« Ma femme! Arrêtez! C'est ma femme qui se trouve là! » Et, les yeux hors de la tête, le sous-officier Steinbach voulut bondir pour arracher à la mort celle qu'il venait de reconnaître parmi les condamnés. Mais un lieutenant lui cingla la figure d'un coup de sabre. « Arrêtez, lui cria-t-il. Arrêtez, imbécile! ou je te loge une balle dans la tête. » Au même instant, le capitaine des mitrailleuses faisait son œuvre, et le malheureux Steinbach...

... impuissant, fou de rage et de désespoir, put apercevoir, dans un nuage rouge, sa femme, sa chère femme s'écrasant comme une masse, trop tôt à mort au moment où elle lui tendait les bras, comme mort et perdit pas la raison à la suite de cette tragédie... Il se le dit jamais. Mais, de ce jour, il eut une haine mortelle à ses compatriotes, et les atrocités qu'il se commentait chaque jour sous ses yeux ne pouvaient qu'entretenir les projets de vengeance qu'il avait formés.

Un matin que son bataillon était aux prises avec les Anglais, il jura. Distant quatre cents mètres de ce que sa section était déployée sous bois en tirant derrière des arbres et se trouva bientôt séparé des combattants. Alors, il grimpa sur un chêne et resta tapi sous les branches pendant tout le temps qu'il entendit le bruit de la fusillade. Après quoi, pensant que les troupes allemandes...

... ne reparaitrait plus, il descendit et se mit en marche vers l'ouest, vers la mer, où il espérait pouvoir embarquer pour l'Angleterre. Ses pas le conduisirent sur le champ de bataille de la matinée et le premier cadavre qu'il aperçut fut celui d'un Anglais du régiment Dover. Ses traits, un beau jeune homme qui semblait dormir. Otto Steinbach le consulta depuis un moment, quand il lui vint une idée subite.

Pourquoi ne revêtirait-il pas l'uniforme de ce malheureux, qui paraissait dire de sa taille, et ne rejoindrait-il pas un régiment anglais, en disant qu'il s'était égaré? En sa qualité d'interprète civil, il parlait admirablement la langue anglaise. Il n'y avait donc rien à craindre, que ce soit. Bientôt, il se décida. Il revêtit l'uniforme du mort et, dans les poches, trouva des renseignements sur le nom de Harry Wilson. (Voir la suite page 2.)

3